

Tchang Lou-tseu dit : « Les montagnes, les vallées, les fleuves, les mers, les métaux, les pierres, le feu et le bois, tout cela est dû à des accumulations de solides qui se forment sur la terre. (...) Ce que nous appelons ciel et terre n'est qu'une parcelle minuscule au milieu de l'espace. »

In : *Le vrai classique du vide parfait* de Lie Tseu,
né vers 450 av. J.-C.

Trad. du chinois : Benedykt Grynpas.
Unesco/Gallimard 1961, pour la traduction française.

Ce livre, *Parmi les sphères*,
est dédié à Rued Langgaard (1893-1952),
compositeur danois dont une des œuvres majeures est
Musique des sphères (*Sferernes musik*).

I

La forme

Ce qui naît de la vie, c'est la mort ; mais le principe de la vie est éternel. La masse est la substance de la forme, mais ce par quoi la forme apparaît comme forme n'a jamais d'existence perceptible.

La forme est ce quelque chose qui a nécessairement une fin ; (...) Ce qui a vie retourne à la non-vie ; ce qui a forme retourne à l'état sans-forme.

In *Le vrai classique du vide parfait* de Lie Tseu, id.

1

On ne sait quoi d'onduleux dans les plantes,
des clartés douces, des brins d'herbe variés,
dictant l'ordre d'être indistinct et invisible.

Racines, soyez entêtées, pénétrez au fond des glaises,
des cailloux secs,
elles savent pourrir mieux que nous,
puisant plus profond car plus bas
se trouve encore de l'eau.

Puissamment l'on entend que l'espérance est prodigue.
L'époque dit : *vivez de vos loisirs,*
de vos familles, de vos fortunes :
moins de dégâts, plus de bonheur.
Quelle odeur âcre.../

2

Tant de silence qui
se suspend
et des zones d'effroi s'ouvrent partout dans son vacarme
immémorial.

Non pas du fait de la tornade du ciel
ni de quelques volcans
ni de la maladie toute blême
non : du seul fait de l'homme.

L'homme dissèque son prochain dans le crime irrémissible
de la curiosité,

la femme est plongée dans des milliers de vers gras
et l'on s'entraîne à tuer pour plus tard.

Maintenant que je sais, je glisse dans votre trou /

3

Le sapin noir
M'hivernant dans le ploiement des branches
Ce matin l'odeur de fumée m'orne d'étoffe fluide

Le faon, la fée, le joujou, la compagnie des souvenirs
Me hissent des histoires de vieillard :
Suis-je donc si gris de cheveux ?

Ma poitrine est coccinelle sur ton tronc,
J'y lave mon enchantement des premiers jours.
Je ne suis pas le passant que tu crois !

Malgré l'impitoyable.
J'ai bien resplendi à une heure indue,
J'ai eu le privilège magnifique d'un rail

Où l'on m'a octroyé de voir autre chose encore que la mort,
Plus sobre, plus froide.
Je zézaye, éperdu de cordes de pendu et de flèches à arc.

Mais je n'ose pas

4

Le hibou, coupant de petits morceaux de l'écorce de l'arbre,
sur sa branche brillante, dit :

« Aime autant que tu peux,
la nuit le serpent sort et je peux l'avaler tout entier. »

Aux aguets lorsque la nuit tombe,
sur le lieu où l'on se bat, par les dents et les serres,
le drame est permis, fait du souffle des dieux.
À cet endroit, l'on s'alimente uniquement de glands et de
ronces.

Ha ! ha ! ha ! le loup s'échappe une nouvelle fois.
Sur ses traces, comme Dieu sur la croix, se coucher.
Souffrir, se mettre toujours sur la peine
puisqu'on n'a pas de remède à l'amour.